



Laurent Stocker (Vania),
Anna Cervinka (Sonia)
et Dominique Blanc
(Maria). PHOTO CHRISTOPHE
RATNAUD DE LAGE

«Vania» au chœur de l'action



Théâtre Au Vieux-Colombier, Julie Deliquet et les acteurs de la Comédie- Française donnent le sentiment de la vie même dans une relecture tonique de la pièce de Tchekhov.

Par
ANNE DIATKINE

C'est la gaité qui l'emporte dans ce *Vania*, pièce désespérée s'il en est. La gaité qui piège les personnages, qu'une tristesse soudaine submerge quand ils ne s'y attendent pas, lorsqu'ils baissent la garde au détour d'un moment d'euphorie. C'est la vie qui se déploie au présent, avec ses ratés et ses bousculades, et le sentiment amoureux qui poignarde celui qui l'éprouve, puisqu'on sait bien que chez Tchekhov l'amour n'est jamais aimé. Il y a l'illusion crescendo que les acteurs ne jouent pas, ils sont. Comment crée-t-on de la vie sur un plateau ? Comment s'y prend-on pour faire croire qu'un texte écrit ne l'est pas, que les mots sortent de la bouche au présent, comme on parle, et que la représentation ne se répétera pas, puisque c'est maintenant qu'on y assiste ? «*Vous savez pourquoi on s'entend si bien ? Parce que je suis terne comme vous*», dit à Vania Eléna, merveilleuse Florence Viala, pieds nus arqués sur un sol en ciment, qui sort de la douche en pei-

gnoir éponge et chapeau élégant, et ne cesse d'aimer les hommes et de provoquer leur rivalité plus ou moins ingénument. Cette femme qui prétend avoir tout raté, mais qui ne peut s'empêcher d'être constamment séductrice et joueuse, on l'a forcément déjà rencontrée, on la connaît, et c'est l'un des grands plaisirs de cette mise en scène de *Vania* : elle nous présente des êtres proches, aux failles agrandies mais familières, alors que si souvent au théâtre les personnages restent enfermés en eux-mêmes, comme mis sous cloche.

BULLE DE SOUFFRANCE

Dès lors, ce pourrait être trivial, et d'ailleurs, l'équilibre est fragile. On craint au départ que, fildeféristes de génie, en s'exprimant avec les tics de langage d'aujourd'hui, les acteurs basculent. Et qu'ils frôlent le naturalisme, du moins langagier, à force de «*pas de souci*» et autres tics. Ça ne se produit pas. Car ce que multiplie Julie Deliquet (*lire ci-contre*), ce sont des effets de réel, et non son imitation. Il suffit de regarder les acteurs : leur posture, leur tension extrême, leur manière d'être à la fois aux aguets et de rester dans leur bulle de souffrance, comme la jeune Sonia en salopette (Anna Cervinka) lorsqu'elle comprend qu'elle n'est pas aimée d'Astrov, le médecin (Stéphane Varupenne). Ou encore Dominique Blanc en Maria, féministe soumise au professeur Sérébriakov, la curiosité toujours en éveil, une brochure à la main, une question au bord des lèvres, une petite vodka et de la tenue, la politesse et le cœur en miettes des femmes qui n'ont plus que la culture pour les égayer. Entre Maria, sa petite-fille Sonia, son frère Vania, et même le professeur, une femme morte en partage : leur fille, leur mère, leur sœur, leur épouse. Ce que produit la mise en scène de Julie Deliquet est de rendre visibles les micro-histoires non explicites et parfois muettes qui soudent les personnages entre eux. Vania, par exemple, fantastique Laurent Stocker, qui se sent si vieux, désespéré et oisif à 45 ans, alors même que son beau-frère, le vieux et pontifiant Sérébriakov (Hervé Pierre, idéal), homme de sciences, tonitruet et hurle sa joie de vivre, comme un soixante-huitard à la retraite qui n'en revient toujours pas de sa chance d'avoir eu 18 ans pile l'année qu'il fallait.

Sur scène, les acteurs ne cessent jamais de jouer. Normal ? Ce n'est pas toujours le cas : la



plupart du temps sur un plateau, les personnages secondaires s'effacent et ne sont que des faire-valoir. De même, la lumière paraît constamment les éclairer tous en même temps et individuellement, si bien que plus que jamais, l'œil choisit sa focale – grand angle ou plan serré sur un acteur – et passe de l'un à l'autre. Dans cette lecture de *Vania*, Julie Deliquet rend chorales des scènes qui d'habitude sont plutôt jouées à deux.

SOIR PLUVIEUX

Le dispositif est bifrontal, comme on dit, ce qui implique que les spectateurs placés face à face sont forcément plus proches du plateau que d'ordinaire. Il faut donc traverser la scène pour se rendre sur les gradins, face à la grande table, unique décor, les autres spectateurs étant placés dans la jauge sur des fauteuils. On a testé les deux configurations, et il est préférable d'être sur les gradins, on voit mieux les détails, et notamment *Vampyr*, de Dreyer, que Sérébriakov choisit gaiement d'imposer à sa famille lors d'une séance de rétroprojection, ainsi que sa science sur le film, on prend. Dreyer est absent de Tchekhov ? Aucune importance, le ciné-club se substituant au jeu de cartes, dans la panoplie des activités un soir pluvieux à la campagne. De

plus, cet ajout, qui n'est pas un caprice, permet une rareté : celle de voir les acteurs du Français improviser, les répliques variant d'un soir à l'autre. Maria (Dominique Blanc) qui ne perd jamais une occasion d'apprendre et d'aiguiser son féminisme : «*Intéressant ! On peut donc parler ici de la première femme vampire ?*»

Il est 20 h 30 quand le spectacle commence sur la scène où une horloge donne l'heure, comme sur notre montre. Il est 22 h 15 quand il se clôt dans la fiction, comme dans la vie. Entre-temps, un week-end s'est écoulé, une soirée, une saison. On a bu du café grâce à une cafetière électrique et non du thé dans un samovar, et beaucoup d'alcool. Il y a eu des bris de glace, les spectateurs retraversent le plateau, certains notent que ce sont de vraies roses (ils hésitent à en emporter), du vrai café, ils regardent dans les tasses et s'assoieraient presque à table pour une dernière «*petite vodka*». Ils ont raison. Rien n'est toc dans ce *Vania*. ◆

VANIA (D'APRÈS ONCLE VANIA)

de TCHEKHOV, m.s. Julie Deliquet,
traduction de Tonia Galievsky et Bruno
Sermonne. Théâtre du Vieux-Colombier,
21, rue du Vieux-Colombier, 75006.
Jusqu'au 6 novembre.
Rens. : www.comedie-francaise.fr